

Lors d'une visite déambulatoire des vieilles rues de Parthenay avec Marie-Madeleine Brillet, cette charmante et passionnée conteuse faisait découvrir et vanter les qualités de certaines plantes sauvages ou cultivées. C'est à cette occasion qu'elle me fit découvrir une plante des vieux murs se nommant « les ruines de Rome ». Ce même jour d'août 2001, en me couchant, mon esprit vagabond puisa des méandres de l'imaginaire la structure du conte suivant :

### **« Le puits des ruines de Rome »**

Nous sommes au beau milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, et la vie s'écoule maintenant paisiblement dans la cité de Parthenay, oubliant enfin les guerres qui opposèrent rois Plantagenêt et rois de France. Dans son écrin de pierres presque entièrement neuf, vit Hugues, un jeune chanoine de l'église Sainte-Croix, cette collégiale située sur le vaste plateau de la Citadelle. Le jeune homme aime se promener dans les venelles étroites et ombragées, lieux plus propices les uns que les autres aux méditations du jeune clerc. Un jour, alors qu'il flâne dans une ruelle qui mène au plateau Saint-Jean, une douce mélodie vient le tirer de ses pensées. Il se dirige, l'esprit engourdi par la clarté et le timbre de la voix, vers une étroite ruelle. Là, il découvre une jeune fille puisant de l'eau d'un puits creusé en bordure de chemin, chantonnant gaiement... Tous deux se figent instantanément, tous deux savent dès cet instant que leur vie vient de basculer, tous deux se trouvent envoûtés par l'amour...

- Bonjour, comment s'appelle cette belle femme qui chante si merveilleusement !

- Je me nomme Amelys, comme l'âme des plus belles fleurs de notre royaume.

- Quel beau prénom, surtout pour moi qui apprend à connaître la nature des âmes humaines, pour mieux intercéder près de notre Dieu.

- Et vous messire, quel est votre prénom.

- Je m'appelle Hugues, je suis un chanoine de Sainte-Croix, et je m'étonne de ne jamais vous avoir rencontrée.

- Je viens d'être gagée par mes parents comme servante auprès du sieur Ardouin voilà deux jours...

Longtemps les jeunes gens discutent... Tout à coup, Amelys se lève brusquement :

- Il faut que je parte car mon absence risque d'inquiéter ma maîtresse.

Hugues regarde s'éloigner cette jeune femme de 16 ans, qui marche d'un pas alerte vers la maison de ses maîtres.

Chaque jour passant, les jeunes gens se retrouvent près du puits de l'étroite ruelle. Un jour, ils se laissent surprendre par un violent orage et tous deux se réfugient précipitamment dans le fenil d'une petite écurie. Les visages humides se dévisagent tendrement, quelques gouttes d'eau glissent sur les longs cheveux d'Amelys... un baiser, puis un autre... la passion pousse les jeunes gens jusqu'au bout de l'amour ! En retrouvant leur esprit, Hugues et Amelys prennent conscience de la portée de leur acte. Hugues venait de briser son vœu de chasteté, Amelys risquait fort d'attendre un enfant, et de fait, d'être chassée par ses maîtres. Tous deux se quittent alors, chacun devenant inquiet de son sort, inquiet du lendemain !

Les jours passent... Amelys, bien obligée de retourner puiser l'eau nécessaire aux besoins de ses maîtres, craint, chaque fois, de rencontrer Hugues ; craintes d'affronter l'amour quelle porte au jeune chanoine. Elle s'inquiète bien plus lorsqu'elle ne voit pas paraître les signes mensuels qui rythment la fécondité des femmes.

Hugues, de son côté, fini par avouer son acte à son supérieur, le maître d'école de Sainte-Croix. Il avoue aimer encore et toujours la jeune servante et demande à être relevé de ses vœux. Le vieux chanoine regarde longuement son jeune compagnon, scrutant l'âme de ce dernier derrière ses yeux d'un bleu profond.

- Je ne connais qu'un seul moyen de te laver de ton péché et d'être relevé de tes vœux. Tu partiras à Rome demander audience au pape dès que tu seras près, et tu lui donneras la lettre que je vais écrire.

Après quelques jours d'intenses préparatifs, Hugues prend la route de Rome, sans même avoir essayé de revoir Amelys. Il veut lui faire la surprise d'être libre de l'épouser, sans penser un instant qu'elle peut attendre le fruit de leur amour.

Alors que le jeune chanoine quitte les terres de Gâtines et s'enfonce dans l'inconnu d'une traversée des provinces du Sud de la France au lent pas de sa mule, Amelys, laisse son esprit gagné par l'angoisse d'une grossesse. Elle se sent seule, abandonnée, pense-t-elle, par Hugues qu'elle aime pourtant toujours autant. Un jour, osant enfin pousser la porte de l'église Sainte-Croix, elle demande à l'un des chanoines présents de pouvoir rencontrer Hugues. On lui apprend qu'il est parti pour Rome, sans plus d'information. La jeune femme, l'esprit envahi par le doute, se dirige vers le puits de leur rencontre. Elle regarde longtemps les reflets de son visage dans le miroir d'eau, se penche...

Le lendemain, le cimetière de Saint-Jean recueille une sépulture de plus. Une inhumation faite dans l'indifférence complète hormis la femme d'Ardouin qui cherche à comprendre l'acte d'une jeune fille qui paraissait pourtant éprise de vie !

Hugues, durant tout son périple vers Rome, ne cesse de penser à Amelys et s'en veut de ne pas lui avoir annoncé son désir de rompre ses vœux pour pouvoir l'épouser. Un jour, un terrible orage l'oblige à se terrer dans un petit réduit... près d'un puits, sans savoir qu'au même instant un drame terrible venait de se jouer.

Une fois dans la capitale de la chrétienté, il doit attendre quelques jour avant d'obtenir audience auprès du pape. Il passe dès lors ses temps libres à visiter la ville et à méditer aux travers les ruines de l'ancienne capitale de l'empire romain. Accrochée aux vieilles pierres, pousse une petite plante couverte de fleurs minuscules qui lui rappelle la fraîcheur du visage d'Amelys. Lorsqu'il touche ou regarde cette plante, le visage de son aimée lui vient à l'esprit avec un air triste qui l'inquiète grandement et lui donne hâte de rentrer.

Un jour, enfin, Hugues se trouve en tête à tête avec le pape qui l'absout de son péché et le relève de ses vœux. Le jeune homme quitte bien vite Rome, sans oublier de prélever la plante qui ramenait Amelys à ses pensées.

Quelques mois après, notre ancien chanoine se trouve à Parthenay, et se rend chez la famille Ardouin. Il s'écroule d'effroi en apprenant la terrible nouvelle de la disparition de son aimée. Hébété, il se rend près du puits qui avait fait autrefois son bonheur, et aujourd'hui son malheur. Il pose délicatement la fleur des ruines de Rome contre le mur de la margelle du puits, regarde longuement cette eau pourtant si pure, puis bascule...

Le maître d'école de Sainte-Croix, le seul à connaître l'origine de ce drame, fait inhumer Hugues près d'Amelys. Les riverains du puits ne tardent pas à voir s'épanouir une étrange plante aux petites fleurs mauves, qui jette sa cascade de petites feuilles au cœur des aspérités des murs. Le maître d'école de Saintes-Croix, qui, un jour, vint prier en ces lieux pour la paix des âmes d'Hugues et d'Amelys, reconnu bien vite la plante des vieux murs. Dès lors, les habitants des lieux dénommèrent cet endroit : le puits des ruines de Rome !

Ce conte est né d'une rencontre. À ma demande et lors de notre première entrevue, Robert Jasmin, dont les poèmes illustrent la première partie des deux numéros parus de « La Plume en Gâtine », a évoqué devant moi certains faits marquant de son existence. J'avais alors été marqué par la difficulté qu'il avait rencontrée tout au long de sa vie pour se procurer du papier, et de voir que sa « prose » avait souvent servi à allumer le feu. De ce fait, il ne reste de ces écrits, que ce qu'il rédige depuis son arrivée à la maison de retraite où il coule des jours paisibles ! Ce sont donc quelques noms et quelques faits de sa vie qui parsèment ce conte de Noël.

Caliber Sainque, 24 octobre 2001

### **« Le Grand Nau de Robert Jasmin »**

C'était un 21 décembre, la terre de Gâtine se couvrait d'une parure blanche. Un fait exceptionnel pour le pays, même à cette période de l'année. Robert avait 13 ans. Au printemps, à la Notre-Dame-de-Mars, il allait devoir faire son baluchon, quitter « La Faucherie » et le giron de sa mère, pour travailler chez un patron.

Notre Robert, son frère, et Jeannot son meilleur copain, se sont donné rendez-vous à la grotte du Bois-Marrot. Ce lieu est en quelque sorte leur domaine. Ils s'y retrouvent fréquemment et ont aménagé l'endroit à leur façon : ils ont construit un abri de branchages et de fougères contre une paroi.

Robert adore écrire. Il emmène, comme à l'accoutumée, quelques feuilles de papier glanées difficilement, car elles restent chères pour des parents qui n'ont qu'un modeste revenu.

À la grotte, pour vaincre la froidure, les trois enfants décident de faire du feu dans le foyer qu'ils ont aménagé à l'entrée du lieu. Depuis longtemps ils ont stocké tout le nécessaire : bois, paille, vieux chiffons, fougères et quelques vieux journaux. Rapidement le feu jaillit mais s'éteint presque aussitôt, avant même que le bois ait commencé à s'enflammer. Les enfants, quelque peu surpris, recommencent l'opération, mais là encore le bois pourtant bien sec ne s'enflamme pas. Ils s'entêtent, et bientôt, toute la paille, les fougères, les vieux journaux, et les chiffons ont été consumés, sans qu'un seul morceau de bois ne se soit enflammé. Les enfants ont complètement oublié qu'ils se trouvent dans le Bois-Marrot, et qu'en cet endroit, sévissent quelques esprits malins. Ces derniers ont décidé, ce jour là, de jouer de biens mauvais tours aux humains qui oseraient venir troubler leur quiétude.

Le froid est trop rude pour que les enfants restent longtemps sur place sans avoir de quoi se réchauffer. C'est bien à contre cœur que Robert se décide à prendre son précieux papier pour essayer, une dernière fois, de faire prendre le feu. Rapidement la flamme embrase le papier et lèche le bois, mais aucun crépitement se fait entendre, le bois reste intact. Les dernières flammèches s'éteignent ; Il ne reste plus qu'un amas de cendres du précieux papier et un dépôt charbonneux remplace les derniers rougeoiement qui annoncent la fin de la combustion. C'est alors que, venant du bois, les enfants entendent les rires sarcastiques des farfadets du Bois-Marrot. Apeurés, les trois compagnons reculent vers le fond de la grotte. Rapidement, Robert perçoit une odeur de feu de bois et s'enquiert de ce phénomène auprès de ses camarades. Il leur est rapidement évident que l'odeur provient du fond de la grotte. Prudemment, ils s'enfoncent un peu plus au cœur du lieu. Nos trois compères connaissent bien la grotte pour l'avoir souvent parcourue, et, malgré la pénombre qui règne à cet endroit, les enfants avancent sans encombre. Ils ne tardent pas à percevoir des lueurs qui indiquent la présence d'un feu. Progressant plus facilement sur un chemin éclairé par la danse orangée des flammes, ils parviennent à une grande salle qu'ils n'avaient jamais vue auparavant. Une grande table de pierre trône au centre du lieu. À droite, se trouve la large ouverture d'un puits, et, sur la gauche, un feu vigoureux crépite dans une vaste cheminée entièrement taillée dans la roche. Les enfants ont beau scruter chaque

recoin de la pièce, ils ne voient personne à qui s'adresser. La douce chaleur que dégage le feu les attire et ne tarde pas à les réchauffer.

Un « bonjour les enfants », se fait entendre, les faisant sursauter, et, en se retournant, ils découvrent une dame tout de blanc vêtue. Sa longue chevelure brune cercle son jeune visage blanchâtre, et ses yeux noisette agrémentent un regard et un sourire apaisant.

- Vous êtes bien réchauffé maintenant ?, interroge la femme. Les farfadets du Bois-Marrot vous ont joué un bien mauvais tour, surtout à toi, Robert, qui te trouve privé de ton précieux papier.

Robert a une question qui lui brûle les lèvres depuis l'entrée dans la salle.

- Belle dame, dit-il, nous sommes souvent venus dans cette grotte, et jamais, nous n'avons vu cette salle !

- C'est tout à fait normal Robert, elle n'est visible qu'aux deux périodes des solstices, et seuls les cœurs purs, comme ceux des enfants, peuvent la voir. Je m'appelle Prysile. Voulez-vous que je vous donne des oranges ?

A ce mot, les yeux des jeunes garçons brillent plus qu'à l'accoutumée. Une orange ! Le fruit des gens riches. Aucun n'en a jamais mangé et Robert se rappelle celles qu'il avait vues au marché de Parthenay.

La grande table calcaire se couvre bientôt de belles victuailles. Oranges, bien sûr, mais aussi chocolats, gâteaux, miel, crèmes, et toutes sortes de fruits. Sans méfiance aucune, les enfants se mettent à manger ces si bonnes choses. À l'écart, Prysile, attendrie, regarde les enfants se délecter. Il ne faut guère de temps aux trois compagnons pour ingurgiter les mets qui leur sont offerts. Rassasiés, réchauffés, les garçons s'enquière de l'heure, s'inquiétant pour leurs parents.

- Ne soyez pas anxieux, les enfants, ils ont d'autres choses à penser pour l'instant. Je vais vous aider à regagner vos demeures. Toi, Robert, pour avoir sacrifié les précieuses feuilles de papier, je te ferais, un jour, un cadeau.

L'enfant, privé de son papier, mais l'esprit tout occupé à engranger les moments présents, ne prête pas attention aux propos de la dame.

Les trois comparses quittent bientôt le Bois-Marrot, accompagnés de Prysile. En chemin, l'un derrière l'autre, ils ne s'aperçoivent pas que la dame les a quittés. À l'instant de se séparer, les enfants constatent l'absence de la femme et se promettent de ne rien dire aux parents.

Le jour tant attendu est enfin arrivé. La neige a commencé à fondre, mais le froid est plus vif en ce matin de Noël. Robert et son frère bondissent de leur paillasse pour voir ce que le père Noël a bien pu leur apporter. Robert se trouve surpris : Au pied de la cheminée, devant les sabots, il découvre un paquet enveloppé d'un papier argenté, ficelé par un large galon doré. Tout à côté, se devine un simple couteau offert par les parents du garçon ; Son frère a d'ailleurs le même.

Sous le regard inquiet de ses proches, Robert se met doucement à débiller l'étrange paquet. Le galon et le papier enlevés, un objet recouvert de cuir noir, rehaussé d'un filet d'or, s'offre aux yeux de l'enfant. Le garçon ouvre le cadeau... : c'est un cahier, du papier ! Robert va pouvoir s'adonner à son passe temps favori : l'écriture ! ; d'autant plus qu'un flacon d'encre se trouve dans le paquet. Si les parents s'étonnent de l'origine du cadeau, l'enfant, lui, sait bien qui a déposé là ce si gentil cadeau : Prysile, la dame du Bois-Marrot. Elle vient de lui donner le plus beau des « grands Naus ». Ce sera « le grand Nau de Robert Jasmin ».

Cette légende a été écrite en juillet 2000 pour faire prendre conscience de l'état lamentable dans lequel se trouvait le lavoir du Pied-de-Bouc, le plus ancien lavoir de rivière qui existe encore à Parthenay. Les saints qui sont évoqués dans ce texte font référence aux élus de l'époque. Le temps a passé et le paysage politique de Parthenay à quelque peu évolué... quant au lavoir, les craintes de voir basculer dans la rivière sa structure en bois n'ont fait qu'empirer !

J'ose espérer que tout sera fait pour sauver ce témoin de notre histoire...

### **« La dame blanche du Pied-de-Bouc. »**

Pétronille est une vieille dame qui se rend tous les mardis au vieux lavoir du Pied-de-Bouc. Les riverains connaissent bien la veuve du père Bonnet. Il n'y a plus qu'elle qui anime régulièrement le vieux lavoir. Chaque fois que le niveau de la rivière change, Pétronille est obligé de faire tourner la vieille roue de fer. S'échappe alors des lieux, l'aigre plainte des vieux rouages corrodés, ou encore le grincement des paliers mal graissés qui répond au tintement des chaînes des radeaux. Ainsi, notre petite vieille se place au plus près de l'eau. Le lavoir prend vie au rythme des coups de battoir de Pétronille...

Certains la traite de folle. Elle assure s'entretenir à chaque fois avec la gardienne des lieux : la dame blanche du Pied-de-Bouc. Cette dernière lui a dit qu'elle devait garder cet endroit pour empêcher le diable d'y revenir. C'est ici sur le bord de la rivière, qu'il a laissé de rage, la marque de son sabot après avoir été bien dupé par une jeune vierge. Depuis, cet endroit s'appelle le Pied-de-Bouc. Pétronille aime bien la dame blanche. Un jour que le père Lacour était venu lui faire la causette, elle lui avait demandé s'il voyait la belle dame. Le père Lacour au courant des élucubrations de la vieille, avait fait semblant de la croire, puis s'en était allé. Pétronille qui n'était point sotte, avait bien vu que le père Lacour ne l'avait pas cru. Interrogeant la dame du Pied-de-Bouc à ce sujet, cette dernière lui avait répondu qu'elle n'était visible qu'aux yeux des gens qui croyaient en elle.

Un mardi, Pétronille ne vint pas au vieux lavoir. Le bon Dieu l'avait rappelé à lui. La dame du Pied-de-Bouc veille maintenant sur un lavoir devenu muet. Les années passent, le lavoir n'est plus connu que des plus proches riverains. Les ardoises commencent à glisser ; la vermine ronge les soubassements ; un imbécile vient même récupérer les radeaux de bois. Bientôt la charpente vacille, et certains riverains, sur de leur bon droit, demandent la destruction du lavoir. Oui, mais voilà, c'était le plus vieux lavoir de Parthenay, situé qui plus est, sur le chemin fabuleux qui court le long du Thouet, le chemin des Celtes. La dame blanche, las de l'indifférence qui frappe le lavoir, et en souvenir de Pétronille qui s'était toujours si bien occupée de son lavoir, décide de réagir. Elle part donc rencontrer saint Michel, saint Gilbert et saint Jean-Marie qui président alors aux destinées de Parthenay et de la Gâtine.

« Comment, vous faites restaurer les grands monuments de notre cité, voire le plus jeune lavoir qui se trouve à Parthenay-le-Vieux, et vous négligez le lavoir du Pied-de-Bouc. Avez-vous donc décidé de faire à cet édifice, le même sort que vous fîtes jadis au lavoir du Vauvert ? Regardez, regardez mieux ! Vous voyez toutes ces femmes qui triment à nettoyer le linge, n'y a-t-il pas parmi elles une de vos ancêtres. Honorez leurs travaux passés, pour le souvenir des générations à venir. Ne me parlez pas de finance, car il s'en trouve... pour qui les cherchent ! Quant aux riverains qui, à chaque inondation, accuse le lavoir d'être à l'origine des remous qui abîme leur terrain, qu'ils se rappellent que la rivière enrichie la terre, et que lavoir ou pas lavoir, l'eau, le vent, le feu et même la terre, auront toujours le dessus face aux hommes. » Sur ce, la dame blanche du Pied-de-Bouc plante là nos trois saints interloqués, et leur tourne les talons.

Caliber Sainque. 27 juillet 2000

La mise en vente de certaines maisons appartenant à la ville, notamment celle qui est évoqué ci-après, me donne l'occasion de vous faire connaître un conte écrit en août 2000, après l'interrogation d'un journaliste : Pourquoi appelait-on « Coupe-Gorge » une maison qui servait alors de cabaret lors des manifestations d'été ? Le conte qui suit n'a bien sûr aucune base réelle et j'ignore qui a eu l'idée de nommer ainsi ce lieu, créer uniquement pour le plaisir des festivaliers de l'été !

### **« Le Coupe-Gorge. »**

L'origine du nom « Coupe-Gorge » n'est pas aussi récent que l'on peut le penser. Il faut remonter en juillet 1419 : Jean II l'Archevêque, seigneur de Parthenay, est assiégé dans sa ville par les troupes du Dauphin pour avoir ouvertement pris parti en faveur des Bourguignon. La nourriture commence à manquer et l'eau s'épuise sérieusement...

Deux femmes, l'une jeune et l'autre moins, se sont passées le mot pour faire leur lessive dans la rivière, même si la chose est interdite pour cause de siège. Près de la porte Saint-Jacques, se trouve une poterne qui donne sur le Thouet. Les deux commères, profitant de l'assoupissement des habitants et des assiégés en ce début d'après midi particulièrement chaud, entreprennent donc d'ouvrir la poterne et de transporter leur linge à la rivière. Seulement voilà, un « françois », qu'un besoin pressant avait poussé à l'ombre d'un arbre de la rive opposée, s'aperçoit du manège. Alors que les deux femmes commencent leur ouvrage, le soldat prévient ses congénères... Un groupe d'une dizaine d'hommes se dirige bientôt vers la chaussée du moulin du Château, glisse doucement un vieil arbre à l'eau, s'y agrippe et file vers les lavandières. Les deux femmes, absorbées par la besogne, ne voient point le tronc venir à elles.

Tout à-coup, les « françois » surgissent de l'eau et se jettent sur elles. La plus vieille se met alors à hurler d'une telle façon, qu'elle interloque ses agresseurs. De même, ses cris sont si particuliers et d'une telle force, qu'ils sortent de leur torpeur tous les habitants du quartier, du Thouet jusqu'à la place du Vauvert. Pour tous, il s'agit d'un porc qu'on égorge, et cela fait bien longtemps qu'il n'y en a plus dans la cité. À la fois intriguée par les cris, et salivant à la pensée d'une bonne grillade, les bords du Thouet ont tôt fait d'être envahis par une populace qui met en fuite la soldatesque. C'est depuis ce jour que le lieu est appelé le « Coupe-Gorge », et sur la façade de la maison construite à son emplacement, ont été sculptés deux personnages qui représentent nos deux femmes.

Caliber SAINQUE août 2000